

Martin Flichy

A photograph of a snowy road at sunset. A car is blurred in motion on the left side of the road. The sky is a mix of orange, yellow, and purple. The road is covered in snow and has tire tracks. Trees are visible on the right side of the road.

ROADYSSÉE
HORS-SOL

Martin Flichy

Roadyssée Hors-Sol

© Martin Flichy, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4906-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Valérie,
Sacha, Hippolyte et Agathe...

Forage

Ils en ont pour deux heures d'avion. Deux heures à tirer, trimballés dans la carlingue froide d'un vieux bimoteur à hélice pour rejoindre le camp. Il fait partie de l'équipe impaire, en charge de relever les hommes qui viennent d'assurer les quinze premiers jours du mois. Ça sent l'huile. Les sièges sont disposés en ligne le long des parois, comme un avion de parachutistes. Les tubulures d'acier de l'assise lui rentrent dans la chair et réveillent de vieilles douleurs dans les cuisses contre lesquelles il ne peut pas lutter. Les gars se font face. Les yeux restent baissés, mais quand les regards se croisent, on y lit la même peur. La même sidération. Ils partent au front. Le risque que l'avion s'écrase n'est pas nul et ils le savent. Aujourd'hui, la météo est clémente. Mais le mois dernier ils ont traversé une sévère dépression qui les a sacrément secoués. En tournant la tête, il peut regarder à travers le hublot. Il aime observer le monde de haut et voir le paysage défiler sous ses ailes. Juste avant d'arriver à *Fort MacKay*, on voit la forêt à perte de vue et un peu plus loin les grands espaces vierges de la toundra où les grands arbres se font plus rares. Parfois il aperçoit des ours ou des troupeaux de caribous. Malgré la fatigue et le stress, il trouve ça beau.

À 18 heures, ils atteignent le petit aéroport de Soshkathan. Comme un moustique d'acier, l'avion se pose sur la petite piste de campagne, à peine plus longue que trois terrains de foot.

Il desserre sa ceinture, saisit son sac et descend avec les autres. Il faut encore parcourir cinq kilomètres en minibus pour rejoindre les baraquements. C'est un amoncellement de modules préfabriqués qui ont été posés là par hélicoptère. Le transport par la piste était inenvisageable. Il retrouve sa chambre que son prédécesseur vient de vider. Un lit, une table et une armoire en fer blanc dans laquelle il range ses affaires méticuleusement. Comme une cellule de moine. Un confort rudimentaire. Sommaire, mais qui lui suffit. Il ne demande pas plus. Il n'a pas choisi ce boulot pour le confort. Il a voulu fuir le plus loin possible et perdu dans la forêt boréale à 300 km au nord d'Edmonton, près du cercle arctique, il lui semble qu'il n'a pas mal réussi son coup. Vers 19 h 30, il rejoint la salle commune pour le briefing. Le chef de plateforme réunit tous ses contremaîtres pour donner les instructions de la semaine. La période est tendue. Une canalisation d'alimentation des tours de craquage s'est percée la veille et les vingt gars de l'équipe d'astreinte sont dessus depuis le début de la nuit dernière.

Le problème, c'est qu'ils n'ont pas encore repris le contrôle. Il va falloir y retourner, et fissa. Ulysse sait ce que ça veut dire. Le risque dans ces cas-là, c'est de perdre le contrôle du puits. De laisser la boue bitumineuse se compacter jusqu'à bloquer le processus de décantation, obligeant à arrêter l'usine. Il le sait. Les pertes financières et matérielles, il connaît et il n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Mais ce qu'il sait aussi, plus que n'importe qui, c'est l'imminence des risques humains. La pression qui sort des pipelines est telle que la moindre intervention se transforme en expédition à haut risque. Les hommes peuvent y rester. C'est comme ça qu'il y a six mois, lors d'une opération similaire, il a failli perdre un gars. Ça commence bien.

À 20 h 15, ils se retrouvent tous dans le réfectoire pour dîner. Le chantier ne s'arrête jamais et les équipes se relaient toutes les huit heures pour faire tourner les puits. Dans la salle, il y a ceux qui partent et ceux qui rentrent, de sorte que sur le buffet, entre le petit déjeuner, le déjeuner ou le dîner, on ne sait pas de quel repas il s'agit. Pour simplifier, les cuistots proposent un éventail de tous les plats en même temps. Ce soir-là, c'est steak, purée, porridge, bacon, œufs aux plats, haricots à la tomate. Que des trucs bien bourratifs et bien dégueulasses. Ulysse se force à manger bien qu'il n'ait pas très faim. Il a hérité du premier créneau de la nuit. Il doit être sur le pont à 22 heures jusqu'à 6 heures du matin. Le thermomètre indique moins quarante degrés. La nuit s'annonce difficile.

Avant de partir prendre son quart, il fait un détour par le magasin central pour récupérer son équipement. Des bottes de sécurité fourrées en fourrure de loutre, des gants en cuir triple épaisseur, un casque surmonté d'une lampe frontale halogène, un surpantalon en toile de nylon serrée et surtout la parka conçue spécialement pour le chantier. Il a la sienne propre, conservée précieusement d'une saison à l'autre par les équipes du stock central. C'est trop critique pour qu'elle passe d'un homme à l'autre. Avec le froid qu'il fait dehors, si l'on transpire, le moindre défaut dans la manière dont le tissu enveloppe le corps peut se révéler fatal. Les gelures arrivent vite et cela peut conduire à une immobilisation forcée qui risque de ralentir les travaux. En le voyant sortir dans la nuit noire avec son équipe, on dirait des cosmonautes en partance pour Mars. L'air est sec. À chacune de leurs expirations, un nuage de vapeur d'eau vient s'amonceler au-dessus de leurs têtes et enveloppe leurs silhouettes d'un halo gris. Un lampadaire projette une lumière blanche sur la scène. Les corps sont voûtés et légèrement penchés en avant. Plusieurs hommes tapent dans leurs mains en sautillant sur place et certains autres allument une cigarette. Il faut se mettre à température. Ces premiers instants dehors sont critiques. C'est le

moment où il faut se jeter à l'eau. Où l'on ne peut plus reculer. Où il va falloir donner ce pour quoi on est payé si cher. Comme un combat. On est là pour ça. Alors on ne réfléchit plus. On y va. Ulysse motive ses hommes. Ils embarquent tous dans la navette qui assure les rotations sur l'ensemble du site toutes les six heures. Tout le monde est silencieux. Ils descendent les premiers. Quand ils arrivent sur le site, un monstre d'acier se dresse devant eux. Une bête vorace, sauvage, prête à les avaler. Ils sont minuscules. Des néons blancs sont disposés le long de chaque tuyau, de chaque colonne d'acier. Des spots de lumière au sodium inondent chaque zone de travail de larges taches orange. Et puis au sommet des cheminées, tout en haut, comme au bout d'immenses tentacules, des lumignons rouges signalent la présence du chantier aux avions. Tout autour, c'est le vide. Le noir profond de la forêt qui dort. Ulysse pense : « Ce n'est pas un lieu fait pour les hommes. » Admiratif. Il en a fallu de la détermination et de la force pour venir construire ça dans cette hostilité brute. Il pense à tout ce chemin qu'il a fallu parcourir, toute cette technologie qu'il a fallu concevoir et déployer pour arriver à mettre tout cela en œuvre ici. C'est une folie, il le sait, mais c'est aussi un signe patent du génie de l'Homme et au fond de lui il est fier d'en être un des maillons. Mais pour l'heure, il faut se jeter sur le boulot.

Dès qu'il arrive sur zone, Ulysse comprend l'ampleur du problème et donne ses ordres. Les membres de l'équipe précédente ont assuré une dérivation de secours, au niveau de la vanne supérieure sur le pipeline principal, pour détourner le flux de matière. Ils ont aussi réduit le débit au minimum pour réduire la pression dans l'ensemble du système. Ça va tenir pour quelques heures, mais il faut que tout soit en ordre pour la fin de la nuit. Pendant un instant, Ulysse pense que la meilleure solution est de souder un raccord en titane sur le morceau endommagé. C'est ce que l'on fait d'ordinaire avec les fuites les plus petites. Mais il veut en avoir le cœur net et doit envoyer un homme pour voir exactement ce qu'il en est. Le trou se situe sous le tuyau de métal. Le gars se faufile à travers un entrelacs de tuyaux et glisse sous le ventre du pipeline pour inspecter les dégâts et en mesurer l'étendue. Le métal est brut. Il est recouvert d'une fine couche de givre et à plusieurs endroits, là où l'eau rencontre des anfractuosités le long de sa surface lisse, des stalactites de glace tombent vers le sol comme des canines de loup. Le froid est si intense que tout ce qui touche la paroi risque de rester collé. Il faut donner des gestes rapides et précis pour éviter de se faire prendre. L'ouvrier sort une clé de sa poche pour effectuer

la mesure. La situation est plus grave qu'il ne l'espérait. La tôle est percée sur plus de dix centimètres et surtout elle commence à être bombée autour du trou. Ça veut dire que la pression a été trop forte et que la structure profonde du tuyau a été touchée. Le début d'une hernie. Même si on la répare, elle ne résistera plus. Le gars donne l'information à Ulysse par talkie-walkie. Il jure :

— Putain, les emmerdes continuent !

Pour s'assurer de prendre la bonne décision, il appelle l'ingénieur de garde au bureau d'études central qui supervise toutes les opérations du site à distance. Ulysse demande :

— T'es sûr qu'il n'y a pas d'autre solution ?

L'autre répond :

— Non, aucune. On n'a pas le choix. Je t'envoie le matériel. Vous l'avez dans deux heures.

Ulysse sait ce qu'il lui reste à faire. L'équipe se scinde en deux. Chaque groupe se rend à un bout du morceau de tuyau abîmé pour s'attaquer aux douze boulons qui le maintiennent scellé aux autres. Pour chacun d'eux, il faut s'armer d'une visseuse pneumatique, seule capable de générer la force suffisante pour les dévisser. Non seulement il faut venir à bout des frottements supplémentaires générés par le surplus de peinture, la rouille et les amas de poussière accumulés depuis les quatre années qui se sont écoulées depuis sa construction, mais plus encore il faut vaincre la résistance du froid. Dans cet enfer aux températures négatives, le métal s'est rétracté au point que les pièces sont collées les unes aux autres comme si elles ne formaient qu'un seul et même morceau de matière. La puissance est telle au bout de l'outil qu'il faut cumuler les forces de deux hommes pour espérer la tenir. Les tandems se relaient pour assurer le travail. Le plus dur est d'aller chercher les boulons qui se situent sous le pipeline. Il faut quasiment s'allonger par terre et se contorsionner pour trouver les appuis suffisants qui permettront de contrôler l'engin. Vers 1 h 30 du matin, après trois heures de combat intense, le tuyau est prêt à être récupéré. Comme promis par l'ingénieur, le renfort arrive : un camion qui porte la nouvelle pièce ainsi qu'une grue montée sur un engin à neuf roues. La lumière jaune de leurs gyrophares se réverbère sur la neige tassée de la route et crée dans l'air un sentiment d'urgence. On n'est pas loin de la scène finale. Ulysse communique avec les deux chauffeurs. Il aligne le camion le long du morceau de pipeline à changer et positionne la grue juste derrière de sorte qu'elle ait un dégagement suffisant pour manœuvrer. Le conducteur de l'engin déploie l'immense flèche à plus de quinze mètres de haut et laisse descendre deux chaînes que les hommes d'Ulysse

recupèrent. Chaque pan doit être arrimé à un bout du tuyau. C'est une nouvelle opération délicate. Le froid, la fatigue, l'épaisseur des gants, tous ces facteurs s'accumulent et rendent les gestes moins agiles. Les hommes doivent faire preuve de patience pour parvenir à glisser les goupilles dans les palans et assurer l'arrimage des attaches. Une voix crache dans le talkie-walkie d'Ulysse :

— C'est bon, Boss !

Ulysse fait signe à l'homme resté dans sa cabine d'y aller. C'est à lui de jouer. En pleine nuit, au chaud sur son siège monté sur amortisseurs hydrauliques, c'est à lui maintenant qu'incombe la responsabilité de soulever la bête. D'une main, il pousse la manette de joystick en avant. La masse métallique se soulève. Doucement, très doucement. Tous les hommes regardent et retiennent leur souffle. Soudain, la barre se met à pivoter. Ulysse, hurle :

— Stop !!! Putain !!! Stop !!! Il faut qu'on guide d'en bas.

Le conducteur redescend sa charge. Deux ouvriers attellent deux filins de plus de vingt mètres de long de part et d'autre de l'objet et chacun garde une des extrémités à la main. Ulysse donne l'ordre de soulever à nouveau. Ça s'élève. Les hommes tirent sur les filins pour éviter que la barre ne pivote sur elle-même.

— Allez-y, les gars, tirez encore un peu.

Le conducteur actionne le joystick. Plusieurs minuscules diodes vertes clignotent sur l'écran de contrôle qu'il a devant lui. Des capteurs lui renvoient tout un tas d'informations sur la force du vent, la tension des câbles de suspension, l'orientation de son chargement et cela alimente une série de boutons et de cadrans digitaux dignes d'un bureau de trader à Wall Street. Dans le fond, une sonnerie émet un bip bip strident. L'homme se concentre et suit des yeux l'effet que génère le mouvement de ses doigts sur la commande. Quelques millimètres équivalent à un débattement de plusieurs mètres sur le chantier. Le moteur de la grue fait tourner la bobine sur laquelle est enroulée la chaîne et laisse descendre. Centimètre par centimètre, le chargement se positionne au-dessus de la remorque du camion qui se trouve juste à l'aplomb de la cabine. Ulysse est monté sur le plateau et donne ses ordres. Il fait signe à ses hommes de tirer encore un peu. Tout s'aligne comme il le souhaite et bientôt le tuyau se pose délicatement sur les cales prévues pour le recevoir. Pour la première fois durant cette nuit, Ulysse se relâche. Satisfait. Il crie :

— *Good job*, les gars ! Et d'un !!!

Pendant dix minutes, tout le monde s'arrête. Un thermos de café et un paquet de gâteaux circulent entre les hommes. Chacun fait part de ses commentaires sur la manœuvre. Sort une cigarette. On se tape dans la main, on se congratule, mais

on sent qu'une pointe d'inquiétude flotte dans les têtes. Le boulot n'est pas fini. Au contraire, le plus dur ne fait que commencer. Ressouder un pipeline est une autre affaire, surtout dans un temps aussi contraint. Le risque dans ce genre de manœuvre, c'est que le matériel lâche. On est à la limite de leur résistance. Ça peut arriver sans prévenir. Tous le savent et l'acceptent. Ulysse remonte sur la remorque et siffle la fin de la pause. Il crie :

— On y retourne !

La manœuvre reprend. On fixe les attaches, on actionne le joystick, on voit s'élever la charge dans les airs, puis on la positionne au millimètre, bord à bord avec les pièces de l'ouvrage en place. Le plus jeune des ouvriers grimpe sur l'assemblage pour inspecter le résultat. Il est impératif que les trous des écrous soient positionnés l'un en face de l'autre sans quoi le montage ne sera pas possible et cela doit tomber juste du premier coup. Une fois posé, on ne peut pas faire tourner un tube sur lui-même. Il y a trop de frottements. Il saisit le micro de son talkie-walkie et annonce :

— C'est pas bon, Chef, faut remonter.

La tension est palpable. Ulysse donne l'ordre de soulever à nouveau. Le grutier s'exécute. Mais distrait un instant par le clignotement intense d'un des indicateurs de son tableau de bord, il relâche son attention sur le joystick de commande. Un des bouts du tuyau accroche l'une des extrémités de son logement. Déséquilibré par une force qui ne tire plus de manière continue, le tube penche sur la gauche. Le temps de réagir, la tension dans le câble de droite devient trop forte. Ulysse hurle :

— Stoop ! !

Le gars dans la cabine n'entend pas. Le câble se tend encore et soudain un clac énorme retentit. Une attache vient de lâcher. La charge retombe lourdement au sol, seulement tenue par un côté. Des cris fusent. Par chance, elle s'était élevée suffisamment haut et l'impact a lieu entre les deux tuyaux. Le reste de l'ouvrage n'est pas touché. Effaré, l'homme de la grue se retourne. Dans un réflexe de survie, il cherche Ulysse des yeux à l'affût d'une consigne. Il ne le voit pas. Puis soudain, il aperçoit un corps allongé par terre au pied d'une des piles de soutènement. En un instant il comprend. Ce qu'il craignait est arrivé. Le câble a touché Ulysse de plein fouet. Il se jette hors de sa cabine en pointant du doigt.

— Les gars ! là, il est touché.

Tous se précipitent. Le corps d'Ulysse ne bouge pas. Quatre silhouettes s'agenouillent autour de lui. L'une d'elles prend son pouls. Constate qu'il respire encore. Une autre appuie sur son bras pour faire pression sur une des veines et